

CHAPITRE IV

ZACATECAS

Depuis bien longtemps, depuis que j'ai entendu parler de mines, ces noms mexicains un peu étranges : Zacatecas, Guanajuato, avaient pour moi quelque chose de magique, ils brillaient comme d'un rayonnement de légende. C'est là qu'on a extrait de la terre les plus grandes masses d'argent du monde. Elles ont fait d'abord des fortunes, puis se sont répandues partout pour en créer d'autres, tandis que les hommes qui ont usé leurs forces à les extraire ont continué leur vie pénible sans se plaindre, de génération en génération, jusqu'à l'heure actuelle, en passant par la guerre d'indépendance du Mexique, où ils ont cru conquérir la liberté. On peut se demander en effet s'il existe une bien grande différence entre le mineur d'autrefois et le mineur actuel, employé par des Compagnies américaines ou européennes qui ont remplacé le conquérant espagnol. Le mineur actuel est mieux rétribué, car l'autre ne recevait parfois que sa nourriture, et même, dans certains cas, devait, dit-on, passer sa vie dans la mine. Le mineur actuel est libre, relativement, car il est si pauvre souvent que le travail des mines lui est imposé, dans les districts où l'agriculture ne peut exister; l'ancien mineur était souvent un esclave.

Par exemple, rien n'égale la morgue, le dédain

avec lequel le nouveau *parvenu*, l'Anglo-Saxon, traite non seulement le mineur mexicain, le *peón*, comme on l'appelle, mais même l'ancien parvenu, l'Espagnol, pour ne rien dire des autres Européens. Et pourtant il vient faire la même chose, s'enrichir par le travail de celui qu'il méprise, et auquel il vend en outre ses produits commerciaux. Si cette civilisation, comme on l'appelle, consistait en même temps à relever le caractère et l'intelligence, elle ferait une œuvre utile à tout un pays, mais c'est par le côté brutal qu'elle l'emporte de beaucoup, et réellement le bonheur matériel qu'elle donne ne paraît pas suffire à réaliser un idéal. Le Mexicain aurait besoin d'être relevé, moralement plus encore que matériellement.

L'arrivée à Zacatecas, du moins, correspondit fort bien pour moi à l'idéal légendaire sous lequel je me figurais cet endroit fabuleux. L'impression est extraordinaire : au sortir d'un tunnel, des ravins d'où émergent des rocs aigus, un sol défiguré par des amas de déblais et des fouilles profondes de tous côtés, sans un arbre, à peine une herbe maigre; puis un immense aqueduc, des maisons basses, sans toitures, étagées sur des pentes escarpées, les tours d'une cathédrale, et, couronnant le tout, une vaste cime arrondie en arc de cercle, formée d'une roche verdâtre, et qui semble une énorme vague solidifiée de la veille, la Bufo de Zacatecas. Tout cela est à l'altitude de 2 500 mètres, la plus élevée de la voie ferrée entre El Paso et Mexico.

Malheureusement cette apparence extraordinaire cache la réalité actuelle, beaucoup moins brillante que ces marques d'un passé éclatant. Dès l'entrée en gare, commence la désillusion. Il semble que le chemin de fer eût dû galvaniser une vieille cité minière, et je songeais à Butte, la ville du cuivre, au Montana, dont la gare est un encombrement de gens, de voitures, de

CAPITULO ALFONSO

tramways et de moyens de transport de toute sorte. Ici il y a bien des Mexicains aux grands sombreros, mais ils regardent et ne s'agitent pas. En fait de voitures, il n'y en a pas, il n'y a qu'un vilain petit tramway traîné par un âne. Pour les bagages, on les installe sans plus de façons sur les banquettes des voyageurs; cela est simple et commode, mais indique l'absence de toute concurrence. On ne prend plus les places d'assaut, pour conquérir les mines.

Ces opérations de débarquement prennent du temps au Mexique, où rien ne presse : c'est curieux comme ce pays, qu'on se figure ardent, est plutôt flegmatique. La nuit est tombée pendant notre attente interminable à la gare. Quand nous partons, c'est pour défilier avec lenteur; le tramway monte entre des maisons basses, des rues éclairées de rares lampes électriques, et ces rues sont étroites et tortueuses.

Nous montons toujours, les rues s'élargissent, et les lumières augmentent : voici des magasins, un théâtre, les sombres tours de la cathédrale, et enfin une jolie place plantée d'arbres, où le tramway s'arrête. L'hôtel est là et on descend mes bagages.

Cet hôtel est le meilleur de Zacatecas, et il est tenu par une famille française. Tout de suite, j'y retrouve la vie de famille, car il y a même des enfants; j'entrevois que ce court séjour va être un des plus agréables que je ferai au Mexique. Bien entendu, la cuisine est excellente, elle a tiré parti de ce qu'il y a de bon en Amérique en l'accrochant au goût français; et puis il y a des fruits qui viennent de loin : des bananes, des oranges et des goyaves bien parfumées.

L'hôtel a l'air d'un petit manoir, tout en pierres et en fer. La porte d'entrée est en fer forgé, ainsi que les balustrades des galeries qui donnent sur la cour intérieure, du fond de laquelle part un escalier à rampe

de fer forgé également. Dans cet intérieur, il fait toute la journée une agréable fraîcheur. Des fenêtres, on a vue d'un côté sur les arbres de la place, de l'autre sur un ravin bordé de maisons blanches, au delà duquel se dresse la Bufa et ses masses pétrifiées, même vitrifiées, comme il convient à une roche éruptive.

Comme le climat à cette altitude au Mexique est très agréable, je ne demanderais pas mieux que d'y rester plus longtemps qu'il n'est nécessaire pour visiter de vieilles mines, la plupart abandonnées. J'en dirai quelques mots, mais d'abord Zacatecas vaut la peine d'une description.

Un voyageur américain que je rencontrai trouvait une ressemblance frappante entre ce pays et les arides collines de la Palestine, entre ces rues aux maisons plates et celles de Bethléem. Il est pourtant difficile d'établir un rapprochement entre cette ville, dans un climat plutôt rude, créée pour des mines et qui sans elles n'existerait pas, et une cité biblique, dans un climat très doux, qui est un rendez-vous de pasteurs et ne vit que des campagnes d'alentour. Il est vrai qu'ici, comme là-bas, il y a des caravanes d'ânes chargés le long de routes aussi dures que celle de la Terre Sainte. La route qui mène à Guadalupe surtout laisse cette impression d'aridité. On peut la parcourir dans un petit tramway à mules qu'on va voir par curiosité. La pente est si forte qu'il faut user du frein tout le long de la descente; il paraît que pour aller plus vite, certain conducteur américain (du Midi probablement) avait imaginé de mettre derrière la voiture une plateforme roulante, sur laquelle les deux mules, bien dressées, venaient s'installer d'elles-mêmes, pour se faire redescendre avec moins de peine à Guadalupe. Si l'histoire est inventée, elle pourrait du moins être vraie. Les Français ont occupé Zacatecas, et la population

CAPITULO CUERPOSINA

compte encore plusieurs familles françaises datant de cette époque et qui ont réussi.

Zacatecas renferme plusieurs belles églises, un palais fédéral, un palais municipal, un vaste marché couvert, de style mauresque, et un beau théâtre qui a coûté fort cher; il y a enfin deux jardins publics pleins de fleurs, avec des fontaines et des kiosques où la musique militaire se fait souvent entendre. Mais je veux parler d'abord d'un vieux monument qui m'a frappé plus que toute autre chose. Ce sont les restes, encore en assez bon état, d'une immense construction qui paraît avoir été tout à la fois une forteresse, un couvent et une fonderie d'argent. D'énormes murailles presque massives donnent sur un fossé, où ne coule plus qu'un filet d'eau : des tours rondes protègent les angles des murailles; une église s'appuie contre ces tours. A l'intérieur, un cloître à demi ruiné montre encore des arceaux et des colonnes, tandis qu'un patio dallé, entre des débris de muraille, marque encore la place où s'opérait le traitement des minerais d'argent. L'impression est saisissante, de ce cloître avec ce fort d'aspect étrange : des murs massifs, des arcades, une grosse tour, des contreforts, une coupole, un fronton d'église, et un clocher ruiné, entre deux collines arides et rougeâtres; c'est bien curieux, et c'est toute une longue histoire.

J'ai gravi des rues très raides et dallées, conduisant au sommet de la ville, en passant sous l'immense aqueduc; partout ce sont les mêmes maisons plates, mais beaucoup sont abandonnées. La décadence de Zacatecas est bien marquée depuis la baisse de la production des mines : de quatre-vingt mille habitants en 1870, la population est tombée à vingt-cinq mille. Les Américains vont tenter de reprendre d'anciennes mines, et l'on verra bientôt sans doute avec quels résultats.

La cathédrale surpasse de beaucoup toutes les autres églises de Zacatecas. Elle est vraiment magnifique, on l'appelle Nuestra Señora de la Asunción. La façade, en grès brun, est merveilleusement sculptée : ce ne sont que colonnes, pilastres, arceaux, rosaces, décorations de toute sorte avec des détails si minutieux qu'il y a même excès de richesse. Entre des colonnes, des niches renferment les statues du Christ et des douze Apôtres, toutes de la taille d'un homme. Deux tours surmontées de colonnes richement sculptées, l'une achevée tout récemment, encadrent la façade. L'intérieur est en forme de croix latine avec un dôme, il est entièrement blanc et or. Il y avait autrefois des fonts baptismaux en argent massif, représentant une fortune; ils ont été confisqués par le gouvernement. Cette cathédrale date de 1612 et a été construite en grande partie avec les revenus des mines d'argent.

L'église San Francisco est plus ancienne, datant de 1567.

L'ancienne église San Agostin est devenue un temple protestant, et le vieux couvent a été transformé péniblement en hôtel.

Il y a évidemment dans ces églises des objets d'art et des peintures de grande valeur, mais il faudrait être plus connaisseur que je ne suis pour les juger. Ce qu'il y a de curieux, ce sont des châsses avec des saints de cire à cheveux naturels, des socles portant des moines en bois revêtus de leur froc de bure, et faisant des gestes exagérés. Cela donne comme une image de l'Espagne orgueilleuse imposant ses croyances. Aujourd'hui même, la messe à la cathédrale est d'une splendeur qui impose : il y a huit prêtres, quinze enfants de chœur, de l'encens à profusion, des chants liturgiques; et cela d'ailleurs impressionne toujours d'entendre au Mexique comme en Europe la même

天主院

古蹟
遺物

CAPILLA ALFONSO

musique d'église accompagnant les mêmes cérémonies. Cela fait comme toucher du doigt l'Église catholique universelle, la seule qui possède l'unité de croyances.

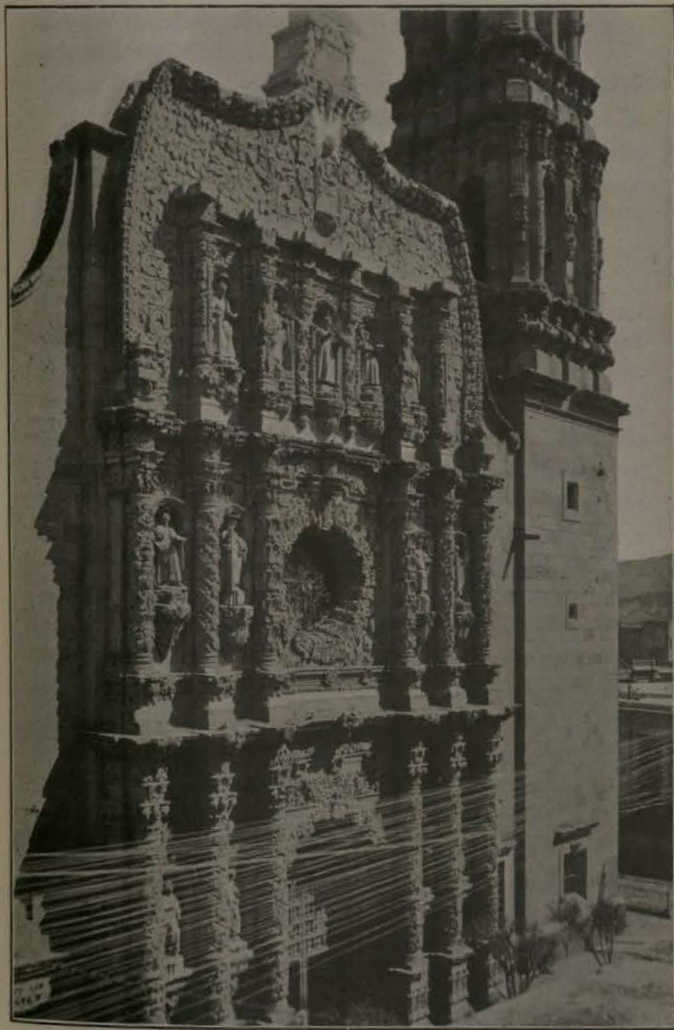
L'église de Guadalupe, à 6 kilomètres de Zacatecas, a un intérêt particulier. Devant le portail se trouve un véritable champ de roses. L'autel principal supporte un groupe de statues de taille naturelle représentant le Crucifiement, sur un fond qui est une immense toile figurant la colline du Calvaire, avec les juifs et les soldats romains : l'effet est d'un réalisme saisissant.

Le vieux couvent, à droite de l'église, renferme une quantité d'anciennes peintures représentant la vie des saints, quelques-unes avec de curieux détails pénétrant profondément dans le caractère des personnages. Les principaux tableaux sont d'Antonio de Torres, et datent de 1720; il y a un saint Joseph d'Ybarra.

A côté de cette église, se trouve la chapelle de la Purissima, qui est une des plus riches du Mexique; les fonds ont été fournis par une vieille fille fort riche. L'autel est entouré d'une grille d'onyx et d'argent massif, et renferme des ornements d'or et d'argent. Le sol est recouvert d'un parquet de bois durs de diverses couleurs, et les murailles sont peintes à fresques. Cette église neuve fait un contraste curieux à côté de sa vieille voisine.

Un asile d'orphelins, à côté du couvent, sert en même temps d'école des arts et des sciences; il est de fondation récente.

Arrivons maintenant aux fameuses mines de Zacatecas. Les Espagnols ont commencé d'exploiter ici l'argent en 1546, avec Juan de Tolosa. Les mines se montrèrent si riches, que, dès 1585, l'endroit reçut le rang de cité, par décret du roi Philippe II. De 1548 à 1870, la production, d'après des statistiques malheureuse-



ZACATECAS — PORTAIL DE LA CATHÉDRALE

CAPITULA ALFONSO SINA

Handwritten notes in the left margin, including the characters '40', '82', and '83'.

ment bien incomplètes, passe pour avoir atteint environ cinq milliards.

Les montagnes qui entourent Zacatecas présentent à la vue une quantité d'excavations et d'amas de débris sortis de la roche, de tous côtés, sans grande régularité. Les Américains ont un mot pour exprimer cela ; ils disent que le pays est *honeycombed*, c'est-à-dire percé de trous si nombreux qu'on dirait un rayon de miel.

Il y a en réalité plusieurs filons, plus ou moins parallèles, dont les parties riches ont été exploitées par diverses Compagnies. Ces filons s'étendent à des kilomètres de Zacatecas, mais dès les abords mêmes de la ville, les tunnels et les puits commencent. Rien de plus curieux par exemple, que de suivre au delà de ce grand couvent et château fort dont j'ai parlé, un vaste tunnel de 1 200 mètres de long au bout duquel on a foncé un grand puits circulaire de plus de 100 mètres de profondeur. Ce puits a été creusé au moyen d'un manège à chevaux, de si grand diamètre, que la lumière des torches dont se servent les Mexicains se perd dans ses profondeurs : c'est une cathédrale souterraine. L'eau remplit la moitié du puits, et les travaux sont abandonnés. C'est ici comme une ruine souterraine, qui prolonge dans les profondeurs du sol les ruines étranges de cette fonderie d'argent, dirigée par des moines.

Il serait curieux de suivre l'histoire de ces mines de Zacatecas, mais elle est assez obscure : une grand part de leurs richesses allait aux gouverneurs espagnols, et une autre aux églises. Quant au pays et aux indigènes mexicains, ils en ont bien peu profité. L'Espagne a tiré, durant quatre cents ans, plusieurs milliards de Zacatecas, mais on se demande ce qu'ils sont devenus, en présence de la situation minière actuelle de l'Es-

pagne, où la plupart des mines sont à des étrangers. Elle a vu s'édifier des fortunes, tandis que les mineurs mexicains restaient pauvres, heureux encore de posséder ces cathédrales bâties par la magnificence de quelques favorisés du sort. Malgré la disparition de ses trésors, le Mexique est peut-être maintenant plus riche que l'Espagne, il y a d'ailleurs d'inépuisables richesses, et le mineur mexicain se moque de l'Espagnol, qu'il appelle *Gatchupino*, car la langue indienne n'a pas disparu. J'ai partout admiré comme le mineur aime sa mine; il aime le danger et l'inconnu, sans doute comme le pêcheur aime la mer; il y a de la poésie partout où il y a du mystère, et la moitié de la vie, pour beaucoup, consiste dans l'attente de l'inconnu.

Zacatecas offre de tous côtés des mines à vendre pour rien même : on ne demande que d'y dépenser de l'argent, en recherches et en essais, ce qui est d'ailleurs fort cher. On ne peut demander à une mine d'être toujours riche, c'est bon pour la terre, la pauvre terre, que les humains pourtant ne se lassent pas de retourner sans cesse depuis des milliers d'années : elle seule n'est pas encore lasse de produire.

Non seulement ces mines ne sont pas toujours riches, mais elles ne le sont même pas partout, elles ont ce qu'on appelle des *bonanzas*, c'est-à-dire des parties riches qui ont commencé le plus souvent dès la surface, et se sont prolongées à 3 et 400 mètres de profondeur verticale.

J'ai vu exploiter encore des *bonanzas* à ces profondeurs. Les chambres d'exploitation sont immenses, elles atteignent 30 à 40 mètres de longueur, et des hauteurs où se perd la lumière des torches. Dans le fond, on voit des groupes de mineurs avec des bougies scintillantes, comme des vers luisants au fond d'une cave. La température est élevée, et l'air est si lourd, que les

mineurs travaillent presque nus. Par contre, il y a peu d'eau à ces profondeurs. Dans les tunnels qui desservent ces vastes chantiers, j'ai vu parfois une chapelle dédiée à la Vierge, avec un cierge brûlant devant son image, seul point éclairé du ténébreux passage. Outre l'argent, il y a de l'or dans ces mines, mais en petites quantités, si petites qu'il est invisible à l'œil. C'est par centaines qu'on compte encore les mineurs dans l'une ou l'autre de ces vieilles mines, on les paye 2 francs à 2 francs 50 centimes, mais cela vaut le double au Mexique.

On gravit des escaliers taillés dans la roche pour monter aux étages supérieurs, mais il ne faudrait pas croire que c'est là un travail architectural. Par contre, ces escaliers ont tant d'imprévu, ouvrent des perspectives si curieuses, qu'on ne regrette pas de les avoir parcourus.

Certaines veines, comme celle de la Cantera, s'étendent sur douze kilomètres de longueur, avec une puissance, ou largeur, qui arrive à 60 mètres, mais elle se contente en général de 15 à 20 mètres. Il existe beaucoup d'autres veines moins puissantes, qui ont eu pourtant, elles aussi, leurs *bonanzas*.

La mine de Quebradillas a produit à elle seule plus d'un milliard.

La mine de San Acasio a fait la première fortune du Français Laborde, qui depuis en fit une autre à Taxco, dans le Guerrero, où il bâtit une cathédrale, puis s'installa à Cuernavaca où il construisit des jardins dignes de ceux de Versailles.

La veine, appelée Veta Grande, a produit près de deux milliards, jusqu'en 1832, et celle de la Cantera, la plus longue de toutes, a produit presque autant.

Après avoir parlé des mines, il faut dire, pour satisfaire à une curiosité bien légitime, quelques mots sur

利
法
翻
法

la manière de traiter les minerais. Ce traitement est d'ailleurs fameux, c'est le procédé du *patio*, introduit au Mexique vers 1600, par le moine Bartholomé Medina, et qu'on croit être d'origine asiatique. Ce procédé, un peu modernisé, est si parfait qu'il est encore en usage à Pachuca. Brièvement décrit, il consiste en ceci : le minerai, finement broyé par des meules, est entassé dans une cour dallée, sur une épaisseur de près d'un pied, et mélangé avec du sel marin et du sulfate de cuivre, que les alchimistes appelaient du *magistral*. Ce *magistral* était simplement obtenu sur place par des pyrites de fer et de cuivre légèrement grillées et étendues d'eau. Ensuite on faisait fouler le minerai réduit en boue, pendant une ou plusieurs semaines, par des mules, en y ajoutant du mercure. Ce traitement fut d'abord exécuté par des Indiens, mais on dut y renoncer en présence de la fâcheuse influence du mercure sur leurs pieds nus. Actuellement ce sont des charrues électriques qui opèrent ce malaxage à Pachuca.

Au bout d'un certain temps, l'argent passait dans le mercure en formant un amalgame, on le séparait dans des cuves en pierre en y ajoutant de l'eau, et en le faisant encore malaxer par des Indiens. L'amalgame s'accumulait au fond des cuves, et il ne restait plus qu'à le distiller pour en retirer l'argent. Cependant, dans certains cas, où l'argent résistait à l'amalgamation, les Mexicains le fondaient directement.

Il a fallu le procédé tout moderne de la cyanuration, qui a d'ailleurs quelques rapports avec celui-ci, pour détrôner peu à peu l'antique procédé du *patio*, et ce n'est pas fini. A Pachuca, le *patio* paraît vouloir durer encore.

Cette ville de Zacatecas est vraiment bien curieuse. On a ici comme une image de ce que deviendront bien

des villes minières, actuellement florissantes, mais en des pays qui ne sont pas productifs ou qui le sont très peu. Il y a une cathédrale superbe, dont la façade est une véritable œuvre d'art, encore qu'un peu massive; il y a des monuments, des statues, des théâtres, et avec cela c'est la population qui diminue toujours, ce sont des rues presque entières inhabitées. Et à côté de monuments modernes, il y a ce vieux couvent en ruines, dont l'église presque seule est encore debout, malgré son fronton et son clocher découronnés; le cloître du couvent, témoin des splendeurs du temps où l'on fondait l'argent chaque jour ici-même, est transformé en écuries où s'entassent les petits ânes, les *burros*. Ainsi peut-être en sera-t-il bientôt d'autres grandes villes qu'il est inutile de nommer.

A 50 kilomètres environ à l'ouest de Zacatecas, se trouvent les ruines d'une autre ville beaucoup plus ancienne, comme pour accentuer encore le côté éphémère des constructions humaines. Les ruines de la *Quemada* passent pour être celles de l'ancienne cité aztèque de *Chicomostoc*, au douzième siècle. Rien n'empêche pourtant de penser que les monuments qu'on y trouve sont beaucoup plus anciens : ce sont des colonnes, des murailles, des mausolées, de grands espaces dallés, une pyramide. Ces monuments sont de proportions massives : les colonnes ont 6 mètres de circonférence; elles se trouvent surtout dans un espace de 70 mètres sur 60, qu'on appelle la citadelle, et qui pouvait être un temple. On ne peut dire si l'on saura jamais l'histoire de ces ruines, car on ne connaît l'existence d'aucun document pouvant l'éclaircir. Les hiéroglyphes mexicaines qu'on trouve encore sur certains bas-reliefs de pierre sont indéchiffrables. Peut-être la *Quemada*, comme Zacatecas, dut-elle son origine à des mines d'argent dont les vestiges même ont disparu.

CHAPITRE V

GUANAJUATO

De Zacatecas à Guanajuato, il n'y a que 320 kilomètres, ou 7 heures de chemin de fer, sur le Central Mexicain. On part à 7 heures du soir, pour être à 3 heures du matin à Silao, d'où part un embranchement sur Guanajuato. Mais il n'y a pas de train avant 9 heures. Que faire en pleine nuit dans cette petite gare de Silao, où l'on ne voit personne? Mais voici qu'au dehors, un homme, le seul visible, en couverture rouge et chapeau pointu, m'offre sans mot dire de prendre ma valise. A tout hasard, je le laisse faire, et au bout de 5 à 600 mètres, il m'arrête dans un jardin, devant une longue maison basse; là, un gamin à demi endormi sur un banc, se lève et vient m'ouvrir une porte qui donne directement sur le jardin. C'est une chambre à coucher, d'ailleurs fort simple. Mais en ce moment tout luxe m'était bien inutile, je m'enferme et me couche.

A 8 heures, je suis debout, et cherche un déjeuner. Mais rien ne s'offrait à ma vue. Drôle de pays! Je vais à la gare, où déjà se démènent des marchands ambulants; ils ont de quoi manger, des fraises, par exemple. J'avise deux longs wagons sur une voie isolée avec des gens qui ont l'air de faire de la cuisine. Ce sont des Japonais: ils ont pris deux vieux wagons hors d'usage, ont fait de l'un une cuisine, de l'autre

un restaurant. Et avec cela, ils font de l'argent, et les voyageurs ont de quoi manger; vraiment les Mexicains ne sont pas de taille à lutter avec les Japonais, même chez eux.

L'embranchement de Guanajuato traverse une gorge très curieuse. Ce district minier est un dédale de montagnes, dominant l'immense plateau central où court la voie ferrée, et pour arriver au cœur des mines, on suit une gorge de plus en plus profonde. C'est ici le pays des cactus-cierges, ou orgues, comme disent les Américains; on dirait en effet des tuyaux d'orgue, alignés sans souci de leurs grandeurs différentes; il est vrai que certaines orgues ont leurs tuyaux disposés sans ordre apparent, tout autour d'une église, comme c'est le cas à Turin, où il y a même des tuyaux horizontaux; le cactus-orgue, du moins, est toujours vertical. On l'emploie ici en guise de haie; avec des figuiers de Barbarie, également abondants, on rend facilement un terrain inabordable.

Sur la route, nous rencontrons plusieurs *haciendas* ou fermes, avec des massifs d'arbres semblables à des saules pleureurs, mais dont les feuilles sont découpées comme celles des mimosas. Il y a des plantations superbes, qui contrastent avec l'aridité des montagnes environnantes. Malgré cette fertilité, on me dit que les Compagnies minières américaines, installées à Guanajuato, font tout venir des États-Unis en boîtes de conserves, et emploient peu d'ouvriers mexicains, de sorte que le pays ne gagne guère à cet afflux d'étrangers.

Les vieux mineurs mexicains quittent, parait-il, Guanajuato; et ceux qui restent, avec le système d'organisation si pratique des Américains, leur laissent sans le vouloir leur salaire, en échange de marchandises sur lesquels la Compagnie fait son profit. De la sorte, même si la mine ne donne pas de profits, on

CAPITULO V
GUANAJUATO

trouve moyen d'en faire sur les marchandises. Et ceci me rappelle le souvenir des marchands russes qui ont des mines en Sibérie, ils gagnent par leur commerce, quel que soit le résultat des mines. Décidément l'Américain a le génie du commerce.

Le train s'arrête à Marfil, d'où il n'y a plus que des tramways pour Guanajuato. On va, paraît-il, pousser plus loin la voie ferrée. On se presse pour pénétrer dans les tramways, il y en a sept ou huit à la file, qui attendent les voyageurs. Tandis que tout se tasse, colis et gens, le soleil chauffe dur sur ce pays sec; enfin on part dans un flot de poussière.

Ici le paysage devient franchement laid. La gorge est étroite, les montagnes sont pelées et sans grandeur, sans pentes escarpées; la rivière n'a que peu d'eau, et étale au soleil un sable terne et brûlant. De temps à autre, un tram déraile, mais on le remet en place assez vivement, on voit que c'est une habitude. On longe une muraille interminable au bout de laquelle il faut encore changer de voiture. C'est ici en effet que commencent les rues, ou plutôt la rue principale, qui suit le fond de la gorge, mais voici d'autres gorges qui débouchent, et chacune est une rue, ou même une ville. On dirait que la gorge principale pousse des ramifications à chaque instant, comme les tentacules d'une pieuvre immense. Nous sommes à Guanajuato, qu'on prononce Ouanaouato, c'est un nom indien.

Bientôt la ville ne se contente plus du fond de la gorge, les maisons s'étagent sur les collines, toutes blanches et carrées, la plupart en adolé, ou terre battue. L'ensemble paraîtrait bien aride, si de temps à autre un jardin public ou privé ne jetait comme un lac de verdure sur ce blanc continuel. Enfin le tram s'arrête sur un très joli jardin public, de forme triangulaire, petit, mais entouré de belles maisons, dont un

théâtre luxueux qui frappe les regards, et une église surchargée de sculptures. L'hôtel français donne sur cette place, ou ce jardin, ce qui lui donne un agrément particulier.

Dès que ma chambre est retenue, je suis si intrigué de connaître cette curieuse ville, que je remonte dans un tram pour l'explorer jusqu'au bout. Il y a un poste de police, tel qu'on représente celui de Carmen, puis une autre place. Ensuite la pente augmente, et c'est alors le quartier marchand et ouvrier, que parcourent des mules chargées. Puis, nouvelle surprise, voici cette fois la verdure qui envahit tout. Des arbres superbes, des haies de roses et de fleurs de toutes couleurs, une avenue d'épais ombrages, et des jardins, et des villas: c'est le quartier riche, où se reposent de riches Mexicains, et aussi les nouveaux venus, les Yankees toujours épris de confort. Après, il n'y a plus rien, les rochers s'étagent jusqu'à d'immenses réservoirs où l'on capte les eaux de la ville, et celles des usines d'argent. Ces réservoirs sont d'ailleurs fort beaux et la verdure n'y manque pas. Guanajuato vraiment ne manque pas d'originalité.

Ce sont les mines qui donnent la clef de cette originalité, comme elles sont aussi le secret de tant d'autres villes si captivantes du Mexique: Potosi, Zacatecas, Pachuca, Cuernavaca, Catorce, Oaxaca.

Comme je vais sortir de l'hôtel, le lendemain matin, je suis frappé d'un petit spectacle, pourtant fort simple, mais rien n'est indifférent ici. Au Mexique, comme aux États-Unis, ce n'est pas l'usage de cirer les souliers dans les hôtels; mais il y a des gamins un peu partout, qui en font un véritable métier. Sous le hall de l'hôtel, des voyageurs posaient sur des bancs, et de petits Mexicains à la peau brune se disputaient leurs chaussures; survint un pauvre petit bossu, timide,

craintif, gauche, et non sans raison. Il est bien humain de préférer une frimousse éveillée à une mine contrainte, aussi le petit bossu n'avait pas de clients. Il partait, quand le plus éveillé de la bande l'attrapa, le fit rire et lui passa son client resté impassible. Quand il eut fini, l'exemple était devenu contagieux, et il gagna sa journée. Et j'admire comme il y a plus de générosité chez un pauvre cireur de chaussures, que chez de riches voyageurs, qui arrivent à ne plus même penser que d'autres peuvent manquer du nécessaire. Le sens moral a besoin d'être exercé de temps à autre, sans quoi il s'atrophie, comme tout autre sens.

Donc Guanajuato est la ville des mines, elle a produit de l'argent pour des milliards, plus encore peut-être que Zacatecas. C'est pourquoi un auteur américain qui lui a dédié un livre, l'appelle : « Mexico treasure house », le trésor du Mexique. Mais un journal américain a surenchéri encore, il a dit que Guanajuato est une ville tout en or. Avec un peu plus de réflexion, il aurait dit que c'est une ville en argent.

Ce qui frappe d'abord, aux alentours de cette ville, ce ne sont pas les mines, mais les monuments : les églises occupent des situations absolument étranges au premier abord. Lorsqu'on gravit les montagnes, tout change. De l'atmosphère un peu lourde et chaude du fond de la gorge, on passe à un air vif et frais qui régénère, comme la brise des Alpes; j'y trouvais en plus le souvenir des jolies montagnes de certains districts du Transvaal, avec cette même atmosphère si pure où la vue peut s'étendre si loin. On est comme soulevé dans un monde différent de celui d'en bas.

Alors s'ajoute un nouveau charme au paysage : des villes de mineurs apparaissent de distance en distance, et derrière chacune d'elles, couronnant une crête isolée, une cathédrale surgit dans un magnifique relief.

Telles sont les belles églises de Valenciana, de Mellado, et au loin, visible à la lorgnette seulement, la cathédrale de la Luz. Ce sont là les plus belles, mais il y en a bien d'autres, et en allant voir les mines, ce sera une joie de plus, de voir de tout près ces monuments qui semblent porter avec eux la lumière.

On s'aperçoit tout de suite d'une différence tranchée, entre les mines mexicaines et celles des États-Unis. Au Mexique, on fondait des églises; aux États-Unis, on fonde des banques, des hôtels, des théâtres. Tous, bien entendu, créent des magasins, parce que c'est nécessaire. Mais tandis que, chez l'Espagnol, le souci, en dehors des besoins immédiats, était d'élever un monument idéal, le souci de l'Américain, c'est le bien-être, le confort et le plaisir. Je sais bien qu'au Mexique, l'Église faisait vivre les moines, mais d'abord, ceux-ci n'avaient guère plus de confort ou de plaisir que les mineurs, et en outre ils faisaient œuvre de développement agricole dans le pays où ils étaient venus; en somme, ils étaient des compagnies de colonisation. Je sais bien aussi que notre civilisation a produit le confort, comme un besoin que le Mexicain ne sent pas encore, mais il semble aussi que ce confort et ce luxe ont détourné l'esprit d'un idéal plus élevé; si l'on se plaint partout de l'absence d'œuvres d'architecture, c'est peut-être bien qu'on n'a plus le temps d'y penser, le temps étant devenu de l'argent.

Le Mexique est plein de monuments. Les États-Unis construisent des édifices, énormes, mais il reste à savoir si ce sont des monuments.

Les montagnes de Guanajuato ont un caractère spécial : ce sont des rochers à pic, surplombant des pentes douces, où pénètrent des gorges étroites. Il y a surtout, dominant Guanajuato, trois énormes rochers carrés qu'on voit de partout, et qui suffisent à

1020003095

BIBLIOTECA ALFONSO DE SÁ

caractériser l'endroit. A mesure qu'on monte, vers les églises dont je parlais tout à l'heure, on s'aperçoit qu'on aboutit peu à peu à ce qui semble être de véritables forteresses, des remparts de pierre, hauts de 20 à 40 mètres, avec d'énormes contreforts, le tout couronné de tours et de charpentes étranges arcs-boutées; le moyen âge n'avait guère de châteaux plus massifs. On a peine à croire qu'il s'agit ici de mines. Les mines sont des constructions souterraines. Ici ce sont des monuments élevés, qui paraissent commander chacun une gorge différente, en se regardant par-dessus les contreforts des montagnes.

C'est pourtant la nécessité qui a commandé ce genre d'exploitation. On suivait le filon de minerai le long des pentes, à une assez grande hauteur : peu à peu, les débris s'accumulaient sur la pente, produisant ainsi de véritables terrasses pour y installer le traitement des minerais, mais il fallait consolider ces terrasses par des murs. Plus tard, lorsqu'on voulut atteindre les parties profondes du filon incliné du côté des pentes, on perça à travers ces déblais le puits vertical dont il reste encore ces gigantesques charpentes, servant de chevalement pour l'extraction et qui, vues de loin, paraissent extraordinaires.

Au nord-ouest de Guanajuato, je compte cinq de ces forteresses, dont Valenciana, Mellado, et Rayas; ces deux dernières sont les plus proches.

Les soubassements de Rayas forment cinq étages, de moins en moins hauts, en retrait les uns sur les autres, les plus bas en forme d'arcs-boutants de 10 mètres de hauteur. Le tout est surmonté d'autres arceaux dont l'usage n'apparaît plus clairement. Entre Rayas et Mellado, le fond du ravin est occupé par un vaste enclos de hautes murailles en gradins, surmontant un tunnel dans lequel on a enfermé le torrent :

c'étaient là les ouvrages métallurgiques. Il ne devait pas être facile d'aller des mines aux usines, il fallait suivre des sentiers taillés dans le roc; le minerai trié était porté à dos d'hommes probablement.

Mellado est plus imposant encore que Rayas, par l'énorme étendue de ses hautes murailles, à contreforts disposés comme des cannelures. Mais le plus curieux, c'est l'immense plate-forme qui domine ces murailles. Il y avait là de tout, depuis des tours et une chapelle, jusqu'à un *patio* pour écraser le minerai, et des fours pour le fondre; et au milieu de ce vaste espace à découvert, dominant de haut les gorges de Guanajuato, s'ouvre, comme à Rayas, mais en plus grand encore, la bouche d'un puits de dimensions colossales, un véritable abîme. Il a près de 500 mètres de profondeur verticale, et plus de 10 mètres de diamètre; il n'est pas circulaire, il forme un polygone d'une vingtaine de côtés, sans doute pour faciliter la construction des parois, car il est entièrement murillé. Ce gouffre serait vertigineux à voir sans une barrière de fer, même en bien mauvais état. Il est abrité des pluies par une toiture, et c'est cette toiture qui est si étrange à voir de loin, car elle est supportée par quatre énormes poutres arquées l'une vers l'autre, comme seraient les quatre pattes d'une bête chimérique dressant sa carapace à une grande hauteur. Derrière le puits se dressent des cheminées de forge, puis les deux tours carrées et le dôme de l'église de Mellado, qui est un vrai monument.

Il existe sous terre, au fond, et autour de ce puits, d'immenses vides souterrains, aussi grands que cette église, car le filon était énorme. Les mineurs avaient un autre accès dans la mine, par des escaliers en pierre, tantôt droits, tantôt en hélice à travers la roche. Longtemps même ces escaliers ont été l'unique

moyen d'extraire le minerai à dos d'hommes, de plusieurs centaines de mètres de profondeur. Plus tard seulement le puits servit à l'extraction, au moyen d'une cage suspendue dans le vide, et ramenée au jour par un câble que tirait un vaste manège de mules ou de chevaux qu'on voit encore à côté du puits. Le câble s'enroulait sur un énorme tambour disposé verticalement.

La mine Cata sépare Mellado de Valenciana; une Compagnie américaine essaie de retrouver en profondeur la suite de ses filons; cette mine communique avec ses voisines par d'interminables passages souterrains fort curieux à visiter.

Valenciana est encore plus curieux que Mellado, et son église est la plus riche de toutes, comme la mine a été la plus riche de Guanajuato, ayant produit à elle seule, d'après des ouvrages autorisés, plus d'un milliard d'argent. On accède encore à une certaine profondeur par un grand tunnel de fond, avec un portail monumental orné de sculptures, portant la date de 1760.

Enfin, à l'horizon extrême, on distingue la cathédrale de la Luz, au centre d'un district célèbre où récemment la fameuse mine Providencia a jeté un nouvel éclat.

J'ai dit que pendant bien longtemps, on extrayait le minerai par ces interminables escaliers, à dos d'hommes, dont la vie se passait à monter et à redescendre. Il paraît même que, pendant une certaine période, les mineurs passèrent leur vie sous la terre, sans jamais revenir à la surface; lorsque les porteurs de minerai arrivaient à l'orifice des puits ou galeries, des gardes armés les faisaient rentrer dans la mine, une fois leur charge déposée. Si actuellement les mineurs sont libres, ils ont quand même à supporter

la chaleur aux profondeurs actuelles, où l'air est si lourd qu'ils ne peuvent travailler que presque nus. Ils y sont, il est vrai, habitués depuis des générations; le Mexique est un pays de mineurs.

Quant à la richesse des minerais, elle ne paraît pas avoir été aussi grande qu'on l'a prétendu. Seulement le travail était très mal rétribué. Le minerai était trié d'abord dans la mine, puis à la surface, de sorte qu'on ne traitait que du minerai fort riche. De là vient l'erreur de certains voyageurs sur la valeur des minerais mexicains. Par contre, le minerai était abondant.

L'ancien procédé du *patio* est ici complètement abandonné, en faveur du procédé moderne de la cyanuration. J'ai eu pourtant l'occasion de voir encore une ancienne cour où se pratiquait le *patio*, à Noria Alta, un peu en aval de Guanajuato.

Noria Alta a aussi quelque chose de féodal : une grosse tour ronde en supporte une autre en retrait avec une toiture écrasée, à côté de la route et de la rivière de Marfil. Un pont de maçonnerie à quatre arches ogivales aboutit à l'étage supérieur de la tour, en partant de la cour du *patio* qui est ainsi à un niveau bien plus élevé que la route. Cette tour servait de magasin, et on y déposait l'argent avant de l'expédier. C'est un Espagnol qui est encore propriétaire de Noria Alta; il m'expliqua les détails du vieux procédé, et les résultats obtenus avant lui par sa famille, avec cette urbanité qui caractérise les personnes possédant des traditions. Les conquistadors sans doute étaient brutaux, mais les Espagnols du Mexique sont plus affinis, et il est tout naturel qu'à leur tour ils soient remplacés par les nouveaux venus du Nord, qui savent mettre en affaires toute la brutalité qu'on mettait autrefois dans la guerre : c'est la conquête paci-

fique à laquelle le Mexique ne paraît pas pouvoir échapper, au détriment des Européens.

Une Compagnie américaine va transformer Noria Alta en une usine moderne avec des pilons et des cuves de cyanuration : le pilon figure assez bien le Yankee!

A l'extrême horizon de Guanajuato, les crêtes sont couronnées par la basilique de la Luz, et les murs aux allures de forteresses qui entourent les principales mines de ce district. Ces mines ont eu aussi une période extrêmement prospère, elles ont produit des centaines de millions, mais n'ont pas atteint le véritable *record* du trio Valenciana, Mellado et Rayas.

Quel que soit l'intérêt des travaux souterrains, on retrouve avec plaisir ces montagnes où l'ardeur du soleil est tempérée par une brise vivifiante. On se croirait en Suisse, si bientôt on n'apercevait les toits plats de Guanajuato escaladant les pentes. En bas ce sont les dômes et les tours des églises, avec des oasis verts formés par des jardins, aux endroits où le confluent des gorges latérales laisse un peu plus d'espace libre.

Dans les jardins de Guanajuato, on rencontre des marchands de glace qui courent en criant : *la nieve! la nieve!* Ils vous offrent dans un verre une masse demi-opaque de glace aux fraises ou aux citrons, pour un ou deux sous. Cela paraît bien bon marché lorsqu'on paye une glace dans nos villes d'eaux vingt et trente sous. Pourtant j'ai trouvé mieux, sans aller plus loin que la Haute-Savoie : des vendeurs de glaces meilleures qu'à Guanajuato, pour un et deux sous, et avec une gaufrette en plus. Voilà bien un *record!*

Les Américains s'occupent activement à moderniser Guanajuato, aussi bientôt les bas prix disparaîtront. Cependant les vieilles mines pourraient donner des déceptions : on a cru aussi que les anciens déblais des



GUANAJUATO — VUE D'ENSEMBLE

mines, rejetés comme pauvres, et même les sables de la rivière pourraient être traités avec profit par les procédés modernes; il a fallu en rabattre. On a aussi essayé le minerai pauvre employé comme remblai dans les travaux souterrains; là encore, il semble que les anciens n'ont point si mal trié. Le fait est qu'au moment où je suis à Guanajuato, on traite surtout des minerais apportés par les mineurs du pays, minerais provenant de veines relativement nouvelles et du glanage des vieux travaux, de sorte que je me demande un peu si ces magnifiques usines modernes ne feront pas bientôt comme celles de Guanacevi, c'est-à-dire ne se borneront pas à acheter des minerais sans exploiter elles-mêmes des mines : on dit pourtant qu'il y a une bonanza nouvelle dans la Sirena, mais on ne permet pas de la voir. Les Yankees ont de l'or et sont entreprenants, ils peuvent faire des expériences. La production totale des usines de Guanajuato est actuellement de douze tonnes d'argent par mois environ (1).

Les Yankees ont une sorte de brutalité qui écarte partout les races plus policées, et qui contribue à faire leur supériorité. Voici un fait bien américain. Dans un certain endroit du Mexique, on avait construit un haut fourneau pour fondre le fer, et, comme on sait, tout haut fourneau est muni d'un ventilateur puissant pour activer le feu. Un soir, l'ingénieur yankee rentre, probablement un peu *intoxiqué*, comme on dit aux États-Unis : le ventilateur a le malheur de lui déplaire. Il ordonne de l'arrêter. On objecte poliment que le four s'arrêtera. Il se fâche; on arrête le ventilateur: le four

(1) Les statistiques du gouvernement mexicain sont très en retard. La dernière publiée, celle de 1904, donne 98 053 kilogrammes d'argent et or pour Guanajuato, valant 6 603 620 francs. Celles de 1906 et 1907 doivent être de 8 à 10 millions par an.

CAPILLA ALFONSIÑA

naditas; on se croirait à Ninive, d'autant plus que la toiture supporte un jardin suspendu.

Le théâtre Juarez est le plus beau théâtre de tout le Mexique. Il est moderne, avec un magnifique portique supporté par huit colonnes, et portant huit statues qui font toutes des gestes différents, peut-être un peu exagérés, mais un théâtre doit représenter tant de choses : la tragédie, la comédie, la musique, l'art lyrique, la danse, etc.

Il y a une quantité de belles églises, en dehors de celles des mines, dont j'ai parlé. Les trois plus belles se trouvent presque voisines de la place de l'Union, où est aussi le théâtre. La plus grande, la Compañia, date de 1747; elle a un dôme à trois étages de colonnes rappelant celui du Capitole de Washington; les fondations, qu'on a dû creuser dans le rocher, ont coûté à elles seules cinq cent mille francs. Ces églises, de style espagnol, contiennent des peintures remarquables, quelques-unes données par les rois d'Espagne.

On ne peut quitter Guanajuato sans dire un mot de ses étranges catacombes : elles sont construites sur une colline, à côté d'un cimetière. Le long de galeries, fort bien éclairées, on a aligné tous les squelettes qui ont résisté au temps, dans ce climat très sec. Ce sont plutôt des momies, dont quelques-unes ont encore leurs souliers ou leurs sandales. Le spectacle est bien curieux. Il paraît que longtemps ces momies sont restées exposées nues, mais le manque de respect de certains visiteurs a obligé de les recouvrir d'une sorte de sac en toile blanche.

Guanajuato vaut réellement la peine d'une visite : je ne connais aucune cité minière aussi originale dans tous les États-Unis.

Pour aller à Mexico, on va reprendre la voie ferrée

à Silao, ou plutôt à Irapuato, d'où partent des trains directs pour la capitale.

Irapuato est célèbre par ses fraises, et j'en fis l'expérience. Le train avait deux heures de retard; en l'attendant, je parcourais des groupes de vendeurs dont les paniers encombraient tous les abords de la gare. Malgré mes précautions, je heurtai du pied un panier de fraises qui se renversa à demi. Ce fut aussitôt un cri de colère de la part du marchand; je lui offris une dizaine de sous, mais il me réclama une piastre (2 fr. 60). Cela me parut exorbitant et je m'en allai. Le bonhomme me poursuivait d'une manière peu agréable, malgré l'indifférence que j'affectais. Il ne me lâchait un instant que pour revenir plus pressant. Il me parla de la police; et je haussai les épaules. Comme l'heure du train approchait, il se calmait. Alors je lui proposai de me vendre pour vingt sous de fraises. Il se précipita vers son panier et m'en apporta tant que je dus l'arrêter. Je crois bien qu'alors je faillis lui donner sa piastre... mais il avait été trop désagréable.

Celaya, où l'on passe un peu plus tard, est le pays des bonbons, comme Queretaro est le pays des opales, et Aguas Calientes, celui des broderies. Le train est assailli de vendeurs qui passent leur vie le long de la voie, à toutes ces stations. Ici, ils attendent le passage des trains pour bourrer les voyageurs de pâtes de fruits de toute espèce, plus ou moins fades. Peu leur importe, à eux, que le train soit ou non en retard. On s'explique bien l'encombrement des gares mexicaines par ce fait que la voie ferrée constitue un débouché très important pour le commerce local. C'est peut-être même actuellement le débouché le plus important.

Ce n'est que lorsque le réseau des chemins de fer sera plus complet, et le Mexique plus développé et

イ
4
コ
の
名
を
考
へ
る

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF TORONTO